

Il faut aussi mentionner les toujours utiles présentations d'inédits et les nouvelles interprétations de contextes connus depuis longtemps. Ce sont les efforts faits en ce sens par les participants qui réservent sans doute les meilleures surprises et le nouveau regard porté sur les maisons parfois les plus connues de Pompéi ou d'Herculanum apporte souvent à l'interprétation du décor une originalité et une profondeur que l'on n'aurait pas nécessairement attendues. Rappelons pêle-mêle – et sans citer de noms d'auteur, ce qui serait mission impossible – les images militaires aux murs de la « middle class », à l'époque de la victoire d'Actium, l'impact social des peintures de façades, le luxe des marbres et jardins peints démontré supérieur à celui des vrais marbres et des jardins naturels, les multiples niveaux de signification d'une image mythologique aussi banale que la figure d'une Vénus marine, quand le spectateur passe – heureuse expression de l'auteure – de la position de voyeur à celle de dévot, selon la place qu'il occupe devant le mur peint. L'analyse du passage du style continu de l'anecdote à l'image plus figée de l'Histoire (« from telling stories, recounting History ») retient aussi l'attention et compte parmi les meilleures communications de ce colloque. On n'oubliera pas non plus tout ce que l'on peut tirer des contextes funéraires, qu'ils soient chrétiens ou païens. Par rapport aux études anciennes sur la peinture, on est enfin sorti de la prédominance presque absolue des sites campaniens : si ceux-ci jouissent encore certes d'un grand succès, beaucoup d'autres sont aujourd'hui également exploités : Éphèse, Thessalonique, Alexandrie, Cyrène, Rome, Ostie, Sirmione, Aquilée, Tongres, Cologne ou les sites du Norique. Enfin, les techniques modernes ne sont pas négligées, ainsi qu'il ressort des articles sur les modèles 3D pour Oplontis ou Aquilée. Les figures, presque toutes en couleurs, sont de bonne qualité, parfois un peu trop petites quand il s'agit de plans ou de dessins. Le volume ne comporte pas d'index, mais comme il s'agissait d'articles relativement courts, le titre est la plupart du temps suffisamment indicatif. Une fois de plus, un volume que l'on n'hésitera pas à recommander vivement.

Janine BALTJ

Jérémy CHAMEROY & Pierre-Marie GUIHARD (Ed.), *Produktion und Recyceln von Münzen in der Spätantike. Produire et recycler la monnaie au Bas-Empire*. 1. Internationales Numismatikertreffen/1^{tes} Rencontres internationales de numismatique (15-16 mai 2014, Mainz). Mayence, Römisch-Germanischen Zentralmuseums, 2016. 1 vol. broché 21 x 29,7 cm, 296 p., 104 ill. (RGZM-TAGUNGEN, 29). Prix : 48 €. ISBN 978-3-88467-270-9.

Les différentes crises économiques et sociales qui se sont succédé entre le début du III^e et la fin du V^e s. demeurent une source inépuisable de colloques et *symposia*. Tous apportent des éclairages plus précis, voire totalement nouveaux, sur les multiples facettes d'une période particulièrement complexe. Les « Rencontres internationales de Mayence » (2014) sont à l'origine d'une publication de qualité qui explore trois axes. La monnaie entre réformes de l'État et *usus publicus* bénéficie de trois contributions. J.-M. Carrié retrace les étapes de la politique monétaire de l'Empire, en examinant les divers modes de gestion d'un stock métallique caractérisé par la diminution des ressources en argent-métal. L'altération de la monnaie et la multiplication des falsifications qui découlent de cette pénurie permanente font l'objet d'un texte de

F. Carlà qui analyse, sur le plan juridique, l'évolution des peines punissant les crimes touchant le concept de la *maiestas* impériale. De son côté, J. Chameroy examine la structure des trésors enfouis en Gaule dans le dernier quart du III^e et au début du IV^e s. afin de mettre en évidence l'impact réel des réformes monétaires d'Aurélien puis de Dioclétien. Le second axe du colloque porte sur l'usage et la circulation des espèces officielles et illégales – ou plutôt « non-officielles » – en vue de soutenir l'économie monétaire. La prise en compte de plus en plus systématique des données archéologiques (M. Peter) met en lumière des phénomènes déjà bien connus, comme la lente diffusion et la longue circulation de monnayages de statuts différents. Il en est ainsi des bronzes du Haut-Empire, dont la présence demeure une constante sur les sites tardifs tel Vieux-la-Romaine (Calvados), comme le montre G. Blanchet. Curieusement, les *nummi* constantiniens n'y apparaissent pas avant la seconde moitié du IV^e s., alors que J. van Heesch semble au contraire pencher, à partir des fouilles de la nécropole de Tournai, pour un rapide renouvellement de la circulation. Pourtant, aussi bien en Italie (C. Crisafulli) que dans la péninsule ibérique (B. Mora Serrano), l'archéologie montre la survivance des antoniniens de l'Empire gaulois (et leurs imitations) dans le premier cas, des bronzes tardo-romains aux côtés de bronzes byzantins, dans le second. Le dépôt de Llivia (Pyrénées catalanes), étudié par P.-M. Guihard *et al.*, illustre le fait que les bronzes tardo-romains servent de modèles pour produire un numéraire local spécifique à une zone située aux marges de l'Empire byzantin. B. Callegher observe un phénomène analogue au même moment en Haute-Galilée. Le dernier axe exploité lors du colloque traite des ateliers et officines monétaires en milieu urbain et rural. La spécialisation de l'atelier de Trèves dans la production des espèces d'or et d'argent dès *ca.* 355 (D. Wigg-Wolf) nécessite d'importants déplacements de monnaies de bronze venant d'autres ateliers : c'est ce que l'on entrevoit des dépôts comme ceux de Viminacium et de Gortyne (M. Asolati), composés de monnaies réunies dans un sac scellé issu d'un bureau de l'administration fiscale en vue de leur transport vers une autre région. La production des officines non officielles de Gaule (F. Pilon, A. Burgevin) ou d'Italie (M. Asolati) ne cherche pas à tromper les utilisateurs. Ce n'est en revanche pas le cas pour la production au moyen de moules en terre cuite de faux deniers et sesterces, comme par exemple à Trèves. J. Chameroy et P.-M. Guihard montrent que ces *falsae* ne répondaient pas à une véritable pénurie monétaire. La fabrication, selon eux, réagissait plutôt à l'évolution du stock monétaire vers le milieu du III^e s. et la défiance du public face aux antoniniens de bas aloi. La richesse de ce colloque est mise en évidence dans les conclusions de J.-M. Carrié, qui insiste sur des problèmes de définition : dans quel cas devons-nous faire usage des termes « fausse monnaie », « monnaie de nécessité », « imitations » ? Et d'insister sur le fait de rechercher à qui le crime profite, une question renvoyant à la clandestinité ou non de la frappe.

Jean-Marc DOYEN

Brigitte STEGER, *Piazza Armerina. La Villa romaine du Casale en Sicile*. Paris, Éditions A. et J. Picard, 2017. 1 vol. broché, 21,5 x 28,5 cm, 253 p., 180 fig. n./b. et coul. (ANTIQUA, 17). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7084-1026-8.